Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 233

Artikel: Histoire de la Seigneurie de Spiegelberg ou des Franches-Montagnes
Autor: Daucourt, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251681

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 22 Juin 1902 — N° 233 — Cinquième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — **TÉLÉPHONE**

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — **TÉLÉPHONE**

LE PAYS 30me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 30me année *LE PAYS*

HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES

FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

Voyant que toutes les réclamations devenaient inutiles, le Magistrat de St-Ursanne finit par payer les 15 livres, injustement réclamées, comme imposition militaire. Migy, relâché, chercha à récupérer cette somme de la commune de St-Brais. On lui répondit que le maire François Boysson était absent. [1])

Après les Suédois, la Montagne dut supporter l'occupation française et payer des contributions à ces troupes, quoique le pays fut déjà ruiné. Beaucoup de pauvres gens n'avaient plus de pain, ils mangeaient du lait caillé et encore quand ils pouvaient s'en procurer. On fut même réduit, pour se nourrir, à faire bouillir l'herbe des champs. On allait acheter comme on pouvait du grain à Neuchâtel, à Soleure. Souvent ce grain était mal vanné, à demi pourri. On en faisait du pain si fort et si amer que les bestiaux refusaient de le manger. Les églises étaient fermées, profanées, on n'entendait que les pleurs de ceux qui redemandaient leurs pasteurs pour prier le Dieu de toute consolation. Beaucoup de gens émigrèrent de nouveau en Suisse et quand ils retournèrent dans leur patrie ils ne retrouvèrent que des ruines et un pays désert.

Après avoir battu les Impériaux, le 9 août 1638, les Suédois firent le siège de Brisach qui se rendit le 29 décembre après une longue résistance. Il y eut dans cette ville une famine des plus horribles. Une miche de pain se vendait 12 francs, un œuf un goulden, une poule cinq goulden, une livre de beurre quatre goulden, une livre de sel 12 batz, une pomme trois batz. On y dévora tous les chiens et les chats ; les officiers n'y mangeaient que du pain d'avoine et les bas officiers du pain de son, etc...

Malgré la contribution qu'il fallut bon gré mal gré fournir aux Français, les pauvres Montagnards durent encore entretenir le contingent du chevalier Belmont Vaitte qui les menaçait en cas de refus de saccager la Montagne.

En 1645, le régiment du colonel de Flectenstein vint prendre ses quartiers d'hiver aux Franches-Montagnes où ces troupes commirent d'affreuses exactions. Des paysans, poussés à bout, tuèrent un soldat du régiment impérial, aux Racines, commune des Breuleux. Le colonel du régiment usa de terribles représailles. Il ordonna l'arrestation de plusieurs notables de la Montagne, et qu'il amena comme prisonniers à Benfeld, dans la basse Alsace. Parmi eux se trouvaient Guillaume Triponé, officier, des Bois, le lieutenant Aubry de Saignelégier, Jean Huelin de Muriaux et Pierrat Donzé, des Breuleux. Ces malheureux furent conduits enchaînés, puis jetés dans une sombre prison, si étroite qu'ils ne pouvaient se coucher qu'un à la fois. Ils étaient enchaînés ensemble et dévorés par la vermine. Après six mois de cette rude détention, ils recouvrèrent leur liberté par une rançon de 400 pistoles. [1])

En 1646, le contingent du comte de Wistein vint prendre ses quartiers d'hiver à la Montagne et y demeura 23 semaines. Il fallut payer de nouvelles contributions, de façon que celui qui payait un sol par mois fut obligé d'en donner 6 par semaine. L'année suivante le régiment du colonel de Betz, remplaça celui de Wistein, pendant 6 mois avec les mêmes exigences. Puis l'année 1648, vit arriver à la Montagne les soldats de Herne.

Enfin, l'année suivante la pauvre Montagne fut occupée de nouveau par les troupes du Cardinal Mazarin, auxquelles succédèrent, en 1650, celles du colonel Streif qu'exigea, an lieu de 1 sol de contribution ordinaire, 54 sols et 6 deniers. Les malheureux Montagnards voyant que chaque année leur pays était occupé tour à tour par les armées ennemies, suédoises, françaises et impériales, soumises à des contributions qui les ruinaient de fond en comble, prirent un parti énergique. Les Magistrats convoquèrent à Saignelégier, tous les hommes solides de chaque commune et les engagèrent à une révolte ouverte. Tous prêtèrent serment de délivrer leur patrie de tous ces étrangers. Bientôt l'enthousiasme gagna toute la population. « La délivrance du pays ou la mort » tel fut le cri général du pays tout entier. Les hommes prirent les armes et tombèrent subitement sur les troupes françaises et suédoises qui ne s'y attendaient pas. Les troupes d'occupation furent chassées du pays et elles ne revinrent plus [1]). Cette expédition fut le salut de cet infotuné pays.

Ruinées par ces continuelles occupations, ces malheureuses populations des Franches-Montagnes, mirent plusieurs années pour reconstruire leurs maisons incendiées et ré-

1) Archives de St-Ursanne.

1) Journal de Guillaume Triponé, prisonnier à Benfeld.

1) Journal de Triponé.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 28

YAMINA

PAR

JEAN KERWALL

L'enfant n'avait pas besoin de rien pour se rappeler sa mère : il était *elle* dans ses mouvements, dans ses résolutions subites, dans toute sa petite personne. Et puis la jeune imagination d'Alim ne gardait-elle pas dans ses replis le souvenir des coups donnés par le lâche à la pauvre Yamina ? Et ces férocités n'éveilleraient-elles pas, plus tard, chez l'enfant tout son amour filial ? Ces cruautés parlantes n'apparaîtraient elles pas au jeune homme aimant, au fils dévoué, comme autant de rayons glorieux reflétant sur le front martyr de la mère-esclave ?

Yamina songeait à tout cela.

Aussi, à la pensée des amertumes de la séparation succédait l'espoir d'un bonheur lointain.

Une autre question l'inquiétait : qui avertirait ses enfants de l'existence nouvelle qui allait leur être ouverte ?

Serait-ce Abdallah, le père inhumain, le maître barbare, le chef mercantile ?

Trouverait-il les paroles infiniment douces pour faire pénétrer petit à petit dans la volonté des innocents l'urgence d'une vie neuve ? Stupidité ?... Abdallah ne connaissait aucune délicatesse, aucun raffinement, si ce n'est celui des cruautés féroces.

Eh bien ! Yamina aurait tous les courages et elle acceptait la torture d'inculquer elle-même, à ses enfants l'idée qu'ils devaient être séparés de leur mère, pour vivre sous un ciel plus clément que le sien, dans un abri plus calme que la tente.

Le bruit des sabots d'un cheval résonna devant l'entrée du gourbi.

Yamina sortit ; elle aperçut Alim et Aïcha montés sur un arabe pur sang qui caracolait aux éclats de joie des bambins : Alim et Aïcha prenaient un plaisir fou à faire gambader le jeune animal. Celui-ci, comme s'il eût eu conscience du précieux fardeau qu'il portait, se posta près d'une borne, afin de faciliter la descente du frère et de la sœur ; mais, en écuyers exercés, ils avaient pris leur élan, et, déjà à terre, ils battaient des mains, joyeux de leur adresse.

Le cheval, habitué à cet exercice devenu